



C. ARVEN/FRINGE/POPT

Technologie

Face aux écrans, il faut responsabiliser l'enfant **Page 21**

Santé

Un projet est lancé pour trouver le vaccin contre la bronchiolite **Page 18**

Défilés

Luxe, ski et sport chic, le vestiaire du mâle des montagnes **Page 21**

O. WIEBECK/MANNING/FRANZ/STEFANO

Ce plane pour eux. La préparation d'un mariage exige de ce nom, c'est un an passé en surrégime émotionnel-décisionnel. ARCHIVES

Attention, chute de lendemains

Le mariage n'a jamais été aussi risqué, jamais non plus aussi investi. C'est au coin de ce paradoxe que frappe le «wedding blues», constate **Anna Lietti**

Ce midi de janvier, dans un établissement genevois parfait pour un lunch avec copine, devant un plat de sushis parfaits auxquels elle touchera à peine, la jeune femme pourtant parfaitement chic s'exprime avec, dans la voix, une excitation suraiguë, enfantine, identifiable entre toutes: elle plane dans l'avant, elle prépare son mariage. Et bien sûr, elle le veut parfait.

On tend l'oreille. Pour la réception, il y a cet endroit «vraiment très bien», qui facture 6500 francs rien que pour la salle, de 17h30 à 1 heure du matin. «Qu'est-ce que ça veut dire, à ton avis? Qu'ils nous jettent dehors à 1 heure du matin?» Et puis, réflexion faite, le décor est un brin trop grandiose: «Je veux de l'intime». Et encore: le calendrier de l'établissement est quasi complet pour septembre

2013, il ne reste qu'une date disponible.

Aie. Septembre 2013? La jeune femme attendra-t-elle son objectif dans les temps, quand on sait qu'aujourd'hui, le rétroplanning pour la mise sur pied d'un mariage digne de ce nom prévoit un an d'activité soutenue? Elle y croit, elle peut le faire. On lui souhaite une prise de décision performante, une bonne gestion du stress et, au final, une pleine réussite.

On espère surtout qu'au lendemain du jour parfait, elle échappera à la dépression post-cérémoniale, appelée «wedding blues», par analogie avec le «baby blues» qui suit l'accouchement. Ce passage à vide après un an en surrégime émotion-décisionnel, cette chute brutale d'adrénaline qui amène Paule Maurette, rédactrice en chef de *SeMarier.ch*, à comparer

la reine de la noce à une sportive d'élite en décompression post-compétition: «Pendant un an, elle s'est préparée, elle n'a pensé qu'à ça. Elle a été, aussi, sous les feux de la rampe: l'héroïne du moment, celle qui va se marier. Une fois que c'est fait, les lumières s'éteignent, elle rentre dans le rang et dans la vraie vie.»

Bon, mais quoi de neuf, vraiment? N'est-il pas banal de peiner à atterrir après une belle fête? En quoi le «wedding blues» serait-il, plus qu'un anglicisme à la mode, un phénomène émergent? En réalité, il n'existe aucune donnée chiffrée permettant de confirmer ou infirmer la rumeur selon laquelle ce type de dépression toucherait surtout les femmes et serait en augmentation.

Ce qui existe, en revanche, ce sont des évolutions sociologiques

observables. Et notamment celle-ci: jamais le mariage n'a été aussi fragile, jamais non plus aussi investi. Pas étonnant que le choc entre ces deux tendances fasse des dégâts. Analyse raisonnée des facteurs de risque.

■ Mon mariage, ma réussite

Mais d'abord une question élémentaire: au vu des chiffres du divorce, pourquoi les gens continuent-ils de se marier?

Non seulement ils se marient, mais ils investissent massivement dans la noce, en ignorant superbement la crise: «Parfois, on a l'impression qu'ils ont un budget illimité», observe Sophie Bertorelli, directrice du domaine des Portes des Iris au château de Vuilleries (VD). Ce qui me frappe, c'est le contraste avec l'attitude des entreprises, qui cherchent à réduire leurs

coûts pour leurs soirées ou séminaires. Le budget des mariés, lui, n'a pas flanché. C'est agréable d'avoir des clients qui se lâchent... Même si, quand on voit que certains demandent à payer en plusieurs fois déjà au moment de l'acompte, on se demande s'ils ne se sont pas laissé emballer un peu vite.» Stabilité des budgets (de 30 000 à 40 000 francs pour une fête avec 100 invités), émergence du phénomène de l'endettement, sous forme de «crédit mariages»: deux tendances observées sur le marché de la noce.

Mais encore une fois, pourquoi? Pourquoi miser aussi gros sur un contrat qui, non seulement aboutit à l'échec une fois sur deux, mais qui, au regard de l'histoire des mœurs, a complètement

► Suite en page 18

► Suite de la page 17

perdu son caractère de passage obligée? La réponse d'Eric Widmer*, sociologue spécialiste de la famille à l'Université de Genève: «Le mariage est devenu aujourd'hui un signe de réussite sociale, un marqueur de succès dans le parcours de vie.» Le couple type qui s'engage à la trentaine, plusieurs années de vie commune derrière lui, une carrière entamée et un enfant en route: «Il a réussi à construire une stabilité matérielle et relationnelle, il en est fier et veut le montrer à la communauté.» D'autant plus fier que «nouer une relation stable, sur laquelle fonder une famille, n'est plus du tout, aujourd'hui, quelque chose d'évident».

Autrefois prélude à la vie d'adulte, le mariage est devenu, en somme, une forme d'aboutissement. L'affirmation d'une victoire globale, à la fois amoureuse, émotionnelle et économique. Et si sa préparation emprunte, désormais, son vocabulaire à la gestion de projets telle qu'enseignée dans les écoles de management, ce n'est pas un hasard, note encore le sociologue genevois: dans l'esprit du temps, «la porosité entre valeurs professionnelles et personnelles est totale», et l'injonction de réussite traverse tous les domaines de la vie.

■ **Mon image sous contrôle**
C'est un paradoxe, c'est que sur la photo, le modèle «rêve de princesse» est toujours aussi présent: après une brève parenthèse baba informelle, sont de retour, en grande pompe, robe blanche, fleurs et colombes. Comme pour dire une tradition intacte. Mais derrière la façade immaculée, la réalité a profondément changé depuis cinquante ans.

À l'époque, les familles mariaient leurs enfants. Sur le carton, les parents annonçaient, invitaient. Puis payaient. Comme dans un voyage organisé, les fiancés n'avaient pas trop leur mot à dire, d'autant que les familles et elles-mêmes se moulaient dans un rituel très codifié. Contraintant mais reposant.

Aujourd'hui, la majorité des mariés conçoivent et financent eux-mêmes leur mariage. Paule Maurette: «Ils ne veulent pas dépendre de l'avis des parents, ils rêvent d'un mariage qui leur ressemble et tiennent à maîtriser l'image qu'ils donneront d'eux ce jour-là.» Comme le dit Sophie Bertorelli, le jour de son mariage, on fait aussi le marketing de soi-même.

Le désir d'autonomie est passé par là, mais plus encore: «Avant, le mariage s'inscrivait dans la logique de construction d'un groupe, dit Eric Widmer.

Aujourd'hui, il répond à un besoin de développement personnel: chacun est en charge de réussir sa vie, et son mariage doit être le support de son épanouissement. On est dans une logique individuelle, mais aussi liée à un idéal toujours plus difficile à atteindre: on attend aujourd'hui énormément du couple, bien plus qu'il y a trente ou quarante ans, et les occasions de frustration sont devenues plus grandes.»

Coach, accompagnateur de couples et coordinateur de la MarriageWeek (lire encadré) pour la Suisse, Paul Marsh fait le même constat. Dans ses entretiens, il encourage les fiancés à s'appuyer sur leur famille: «Un couple isolé des siens est un couple en danger», dit-il. Il s'agit aussi de voir la barre des attentes vis-à-vis du couple atteindre des sommets vertigineux. «C'est cela que symbolise l'idéal de la journée parfaite», dit Eric Widmer.

■ **Investir, dit-elle**

La perfection est d'autant plus difficile à atteindre que sur le marché de la noce, l'offre ne cesse de se multiplier. «A chaque salon du mariage, je découvre quelque chose de nouveau, note Sophie Bertorelli. En novembre dernier, à Genève, c'était l'impression sur chocolat, les petits bracelets en

“Le mariage est devenu aujourd'hui un signe de réussite sociale, un marqueur de succès dans le parcours de vie”

Eric Widmer
sociologue, coauteur
de «Familles en Suisse»

satins... Pour les futurs époux, le budget représente déjà une pression en soi, mais ensuite, il faut décider sur qui on met la priorité pour la dépense. Plutôt sur le vin, le lâcher de colombes, le photographe?» Le tarif d'un professionnel de l'image peut varier du simple au quadruple.

Pour soulager les fiancés dans leur tâche organisationnelle, la modernité a bien sûr inventé les «wedding planners» (LT du 21.01.2005). Encore faut-il décider s'il est bien pertinent d'engager un (certains lieux de fête fournissent un accompagnement presque équivalent), puis trouver le bon, puis choisir entre les options qu'il propose.

Et puis, surtout, il y a un nombre considérable de questions auxquelles le «wedding planner» ne peut pas répondre. Qui faut-il inviter et qui oublier? Comment placer maman, papa, la nouvelle femme d'icelui et la fille du premier lit du marié? «La question des invités est centrale, les choix que l'on fait traduisent l'idée que l'on se fait de la famille, dit Eric Widmer. Mais là encore, avec les reconfigurations, la tâche s'est complexifiée. Et pour les fiancés, c'est un moment très délicat à gérer.»

Au bout du compte, la vraie question serait plutôt: comment se fait-il que tant de couples survivent à la préparation de leur

mariage? La réponse réside peut-être dans l'aspect d'implication entre elle et lui. Dans la grande majorité des cas, en effet, c'est la fiancée qui sait à quoi doit ressembler le jour parfait, qui passe des heures en recherches et en palabres sur les chers et avec les couses, qui pense aux détails, qui choisit et oriente les décisions. «Il y a trois ans, il n'y avait strictement aucun homme sur le site SeMarih.ch, raconte Paule Maurette. Aujourd'hui, les visites sont encore 92%, mais on voit pointer quelques fiancés masculins.»

Une bonne nouvelle. On pas? «L'idéal, c'est que l'un des deux fiancés soit très impliqué et l'autre un peu moins», suggère diplomatiquement Sophie Bertorelli. Mais oui, bien sûr: ça minimise le risque de conflit.

On peut aussi arguer que la préparation d'un mariage constitue un excellent entraînement à la décision et à la gestion conjointe du stress, toutes deux indispensables au succès de la petite entreprise. Familiale, donc.

* «Familles en Suisse: Les nouveaux liens», Eric Widmer et Jean Kellerhals. Ed. Savoir Suisse, dernière édition actualisée: 2012.

Quoi de neuf, princesse?

► Les salles d'hôtel de ville sont en général petites, peu chaleureuses et ouvertes au compte-gouttes le samedi.

Depuis quelques années, il est devenu possible d'organiser une belle et grande cérémonie civile, présidée par un officier itinérant, sur le lieu même où ensuite on fait la fête. Le canton de Vaud est pionnier, avec neuf «salles particulières» agréées. A Neuchâtel, on peut se marier, par exemple, au Palais du Peyrou.

► Les mariages d'hiver sont à la hausse. Cela permet d'obtenir plus facilement une salle, ces dernières étant prises d'assaut entre mai et septembre. Cela ouvre aussi sur de nouvelles idées en guise de décoration, et notamment sur le thème «blanc, argenté, bougies» (Paule Maurette).

► A propos de thème, ce concept central destiné à apposer une griffe à chaque mariage: «L'an dernier, le vintage a fait très fort, avec photos rétro, vieilles mallettes, bars à bonbons et teintes pastels. 2013 s'annonce bucolique, avec des fleurs des champs et beaucoup de vert.» (Paule Maurette) Dans tous les cas, la décoration lumineuse reste stratégique.

► Dîner assis ou cocktail dinatoire? Ce dernier, qui permet d'esquiver le douloureux problème du placement, est nettement à la hausse, selon Valérie Pellet, communicatrice pour le salon Mari-Natal de Lausanne. Passé si sûr, rétorque Paule Maurette, qui organise aussi le salon de Genève: «Le dîner assis permet les animations, qui fonctionnent par table. Les mariés craignent par-dessus tout que leurs invités ne s'ennuient. Et le dîner assis exprime leur désir de «bien recevoir».

► A la hausse: la vidéo «save the date», envoyée par mail très à l'avance. Suivie d'un carton d'invitation plutôt expédié par la poste. Bien des fiancés créent aussi leur propre site, où l'on peut suivre les préparatifs et répondre aux questions pratiques. Celles pour lesquelles, autrefois, on téléphonait aux parents. A. L.



Pompe. La majorité des couples financent eux-mêmes la noce. Quitte à s'endetter via le «crédit mariage». ARCHIVES

A l'agenda

► Ce week-end à Lausanne: salon du mariage Mari-Natal. Palais de Beaulieu, samedi jusqu'à 20 h, dimanche 18h.

► Du 1er au 3 février: Mari-Natal à Berne (Berneexpo).

► Du 7 au 14 février: MarriageWeek. La csemaine internationale du couple, selon un concept britannique, est une «plateforme» accueillant une offre mi-commerciale, mi-associative destinée à encourager les couples à soigner leur relation. Journée d'ouverture à Genève le 4 février avec une conférence de Thomas d'Ansembourg (LT du 8.06.09). «La connaissance de soi est-elle la clé de l'amour de l'autre?» et plusieurs ateliers. L'un d'eux, «Les couples dans la société d'aujourd'hui», est animé par Eric Widmer (lire article). Offre complète sur www.marriageweek.ch.

► Le prochain Salon du mariage de Genève aura lieu les 16 et 17 novembre 2013 au bâtiment des forces motrices.

A. L.

> Check-up

Par Marie-Christine Petit-Pierre

Vers un vaccin contre la bronchiolite?

L'Institut de recherche agronomique français, l'INRA, vient d'annoncer son projet de développer un vaccin contre le virus respiratoire syncytial. Le VRS est le principal responsable de la bronchiolite, une affection respiratoire bien connue des jeunes parents car elle est surtout dangereuse pour le nourrisson. En Suisse, quelque 1000 enfants en bas âge sont hospitalisés chaque année en raison d'une bronchiolite. Jusqu'ici les recherches pour un vaccin ont été infructueuses. L'intérêt pour les travaux français, même s'ils n'en sont encore qu'au stade animal, est donc important. Le vaccin contre la bronchiolite, bientôt une réalité? L'analyse de Constance Barazzone, responsable de l'unité de pneumologie pédiatrique aux Hôpitaux universitaires de Genève.

Le Temps: Comment se fait-il qu'il n'y ait à ce jour pas de vaccin contre la bronchiolite?

Constance Barazzone: Cela fait longtemps que l'on cherche à développer un tel vaccin. Mais les recherches sont difficiles car le virus respiratoire syncytial ne passe pas dans le sang, comme le fait par exemple le virus de la grippe. Il reste dans les muqueuses et de ce fait ne provoque qu'une réaction immunitaire assez faible. A tel point d'ailleurs qu'un enfant peut très bien être contaminé deux fois en une saison! Dans les années 60, un vaccin avait tout de même été élaboré. Mais il

a fallu l'abandonner car il provoquait une inflammation des muqueuses et les difficultés respiratoires des bébés empiraient. Actuellement, plusieurs programmes sont en cours pour essayer de trouver des stratégies qui amplifieraient l'effet du vaccin.

– Les chercheurs de l'INRA ont réussi à provoquer une certaine immunité contre la bronchiolite chez le souriceau et le veau en leur appliquant un patch vaccinal. Sont-ils sur la bonne piste?

– Les souris et les bovins sont plus faciles à immuniser que l'espèce humaine, il faut donc attendre que les tests soient faits chez l'homme. Il y a aussi une autre difficulté: le vaccin fait sens pour les nouveau-nés, car la bronchiolite est surtout dangereuse de la naissance à 6 mois. Or cette tranche d'âge est difficile à vacciner, la réaction immunitaire se faisant moins bien chez les enfants plus âgés. Je pense donc qu'il y a encore pas mal d'écueils avant que l'on puisse vacciner efficacement les bébés contre la bronchiolite. Par contre, l'idée d'utiliser un patch me semble intéressante, car c'est une méthode non invasive et la peau contient beaucoup de cellules immunitaires.

– Est-ce que les enfants qui sont nourris au sein sont protégés?

– Non, l'allaitement ne protège pas le bébé

contre la bronchiolite. Il faudrait pouvoir vacciner la femme enceinte de façon à ce qu'elle forme des anticorps efficaces pour son enfant.

– Est-ce que les cas de bronchiolite sont en augmentation?

– Je ne pense pas. Les épidémies ont lieu chaque hiver, comme la grippe, et le nombre d'enfants infectés varie d'une année à l'autre. La maladie étant très contagieuse, les bébés qui l'ont contractée une année seront partiellement immunisés l'hiver suivant, et seront donc moins nombreux à contaminer les nouveau-nés. Les bébés qui auront échappé au virus cette année-là tomberont malades la saison suivante et contamineront les plus petits. Et c'est ainsi que la maladie fluctue de façon bisannuelle, avec entre 100 et 150 hospitalisations pour notre service. Mais finalement, à 3 ans, tous les enfants auront été au contact du VRS. Au-delà de cet âge, on ne parle plus de bronchiolite mais de rhume, voire de bronchite. Ce ne sont plus les mêmes symptômes car le diamètre des petites bronches concernées dans cette maladie a alors suffisamment augmenté pour que l'enfant puisse respirer, même si elles sont encombrées par un œdème.

